Esclavages & Post-esclavages

Slaveries & Post-Slaveries

2 | 2020

Pratiquer l'histoire par les arts contemporains

Giula BONAZZA, *Abolitionism and the Persistence of Slavery in Italian States, 1750–1850*

M'hamed Oualdi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/1466>

DOI : 10.4000/slaveries.1466

ISSN : 2540-6647

Éditeur

CIRESC

Référence électronique

M'hamed Oualdi, « Giulia BONAZZA, *Abolitionism and the Persistence of Slavery in Italian States, 1750–1850* », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 2 | 2020, mis en ligne le 19 mai 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/slaveries/1466> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/slaveries.1466>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Esclavages & Post-esclavages / Slaveries & Post-Slaveries* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Giula BONAZZA, *Abolitionism and the Persistence of Slavery in Italian States, 1750–1850*

M'hamed Oualdi

RÉFÉRENCE

Giula BONAZZA, *Abolitionism and the Persistence of Slavery in Italian States, 1750–1850*, Cham, Palgrave Macmillan, 2019, 227 p., ISBN 978-3-030-01348-6, 72,79 €.

- 1 Esta, femme tatare, née en 1756, fut amenée par son maître, un prince catholique, en Pologne puis à Versailles et à Hambourg, avant d'entamer une fuite à Istanbul qui la conduisit finalement en territoire italien : jusqu'au port de Trieste puis à Trévise, Vérone, Venise et Rome... L'histoire d'Esta n'est qu'un des nombreux courts récits de vies d'esclaves que Giulia Bonazza parvient à reconstituer dans l'Italie de la seconde moitié du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle. Pour ce faire – et c'est un des tours de force de l'ouvrage –, l'auteure a conjugué la lecture d'archives conservées dans six grandes villes italiennes : Rome, Naples, Caserte, Gênes, Livourne et Palerme, six grandes villes ouvertes sur les échanges parfois violents avec les continents africain, asiatique et américain.
- 2 En quatre courts chapitres suivis chacun de bibliographies qui se recoupent, G. Bonazza entend montrer que l'histoire de l'esclavage dans la péninsule Italienne ne s'est pas arrêtée à la fin du XVIII^e siècle. Des hommes et des femmes étaient encore asservis dans cette partie de l'Europe au XIX^e siècle, alors même que des élites libérales y débattaient de l'abolition de l'esclavage et de ses modalités. Les abolitionnistes italiens étaient d'ailleurs moins intéressés par les cas concrets d'Africains qui étaient exploités sous leurs propres yeux, dans les demeures italiennes, que par les cas de chrétiens asservis en de lointaines terres musulmanes, et plus généralement par les débats sur l'esclavage initiés en d'autres pays européens, notamment en France et en Angleterre.

- 3 C'est là un second apport de cet ouvrage que de montrer que les termes des débats en Italie étaient modelés de l'extérieur, par d'autres expériences et législations abolitionnistes européennes. À l'exception des États du Pape, nombre d'entités politiques italiennes ont adopté des codes et des lois anti-esclavagistes dans le sillage de l'occupation napoléonienne dès la fin du XVIII^e siècle. Les royaumes et cités italiennes ont pu s'associer à des campagnes diplomatiques européennes contre les traites à la suite des congrès de Vienne et de Vérone. L'auteure explique d'ailleurs que l'absence d'un empire colonial italien jusqu'au début du XX^e siècle, et donc l'absence d'une culture coloniale d'exploitation humaine, pourraient aussi expliquer que les débats abolitionnistes italiens furent peu aux prises avec les réalités sociales de la péninsule.
- 4 L'absence de possessions coloniales italiennes, notamment dans le monde atlantique, ne veut cependant pas dire que l'esclavage atlantique n'ait pas eu d'effets sur la péninsule Italienne. G. Bonazza démontre l'existence de liens entre esclavages atlantique et méditerranéen, à travers quelques cas tels que ceux de Carlo Tomasi venu de Patagonie, ou celui de Pasquale, mis au monde par une esclave africaine à bord d'un vaisseau portugais avant d'être asservi en Italie. Comme d'autres historiens, l'auteure distingue cependant un esclavage atlantique d'un esclavage méditerranéen où l'origine ethnique et la construction raciale constituaient à l'évidence un facteur de discrimination et de domination, mais pas l'unique facteur d'asservissement. Les origines des esclaves et donc leurs catégorisations étaient tout à fait diverses : à côté des « musulmans noirs », trouvaient place des Turcs circassiens mais aussi des Arméniens schismatiques. À Rome, la maison des catéchumènes accueillait des esclaves noirs, mais aucune archive ne montre qu'ils y étaient plus mal traités que d'autres captifs.
- 5 G. Bonazza clôt son ouvrage sur un quatrième et dernier chapitre consacré à la mémoire de l'esclavage en Italie. Elle y analyse entre autres la célèbre statue de Ferdinand I^{er} de Médicis entouré de quatre Maures à Livourne, ainsi que trois peintures italiennes du XIX^e siècle représentant des esclaves et serviteurs noirs. Mais l'auteure déplore surtout l'absence d'une mémoire de l'esclavage dans l'Italie contemporaine, en particulier l'absence d'un musée de l'esclavage. Ici encore, cette quasi-amnésie s'explique pour partie par l'absence d'un empire colonial italien à l'époque moderne.
- 6 Le livre regorge de sources européennes variées (revues, rapports parlementaires, registres d'église et d'ordres rédempteurs, tableaux), et il faut saluer les grands efforts de G. Bonazza pour collecter ces documents, pour les déchiffrer et les porter à notre connaissance. Ces sources pourront à l'avenir être croisées avec des archives diplomatiques absentes de ce livre, par exemple avec les correspondances de consuls ottomans et nord-africains en poste en Italie ou avec les lettres que les souverains musulmans adressaient à leurs homologues italiens pour s'enquérir de la présence, des situations et des éventuels échanges de captifs maghrébins et ouest-africains en Italie. Au XIX^e siècle, les sultans ottomans et les gouverneurs des provinces maghrébines disposaient en effet de représentants dans de multiples villes, notamment dans les cités portuaires de la péninsule. Il y eut des négociations, des interactions entre les deux rives de la Méditerranée sur ces captifs d'Italie et sur les captifs italiens en terres musulmanes.
- 7 Ce passé commun a-t-il réellement été oublié comme le martèle l'ouvrage ? Les populations d'Italie ont-elles eu une mémoire courte de l'esclavage ? Un regain de mémoire est-il à dater des années 1980 avec la croissance des flux migratoires en

Méditerranée comme l'affirme l'auteure (p. 186) ? L'idée d'une amnésie d'un esclavage en Méditerranée, souvent invoquée par de nombreux historiens cités dans l'introduction, voire le cliché d'un sujet de l'esclavage tabou en Islam nous paraissent à manier avec prudence. Au Maghreb, les séquelles et traumatismes de l'esclavage n'ont pu être oubliés : les citoyens noirs furent et continuent à être perçus comme des descendants d'esclaves ; une partie des élites sont encore identifiées comme des descendants de serviteurs européens ou *mamelouks*. En Italie méridionale, et Salvatore Bono l'avait démontré en son temps, tout un folklore, des chants – peu explorés dans le livre de G. Bonazza – font référence au temps des raids de corsaires maghrébins sur les côtes italiennes. Plus profondément, comment analyser le violent racisme à l'encontre des migrants ouest-africains et l'islamophobie qui sévissent à nouveau en Italie et sur d'autres territoires européens ? Est-ce une simple réaction à l'arrivée de migrants clandestins ? Ou bien est-ce aussi l'une des séquelles d'un long passé d'asservissement des Africains, de mise en captivité d'hommes et de femmes sur les deux rives de la Méditerranée, et enfin d'un récent passé colonial italien d'une violence extrême, notamment en Libye ? L'ouvrage ouvre de nombreuses pistes sur ces questions de mémoire, de débats sur l'abolition. G. Bonazza introduit longuement ces questions en les rétablissant parfois dans des généalogies européennes, avant d'en venir au cas italien, mais étrangement elle ne s'attarde pas sur ce cas. Il resterait ainsi à identifier dans la société italienne qui furent les initiateurs et principaux acteurs des débats sur l'abolition. De ce point de vue, une histoire sociale de l'abolition est encore à écrire.

- 8 De manière plus profonde, la thèse centrale d'une persistance de l'esclavage dans un contexte d'abolition pourrait susciter des discussions et d'autres travaux. D'une part, cette persistance de l'esclavage au temps de l'abolition est-elle si particulière à l'Italie ? N'est ce pas un phénomène généralisé aux mondes européen et musulman ? D'autre part, faut-il parler de persistance ou bien de lente disparition de l'esclavage et de « phénomène » en réalité « résiduel » (p. 103) ? G. Bonazza dénombre 208 esclaves présents à Rome entre 1750 et 1808, 160 autres à Gênes en 1793, 410 autres qui ont transité par Palerme, Trapani et Capoue entre 1802 et 1812 (p. 213), 48 qui restaient sur les docks de Livourne en 1848 (p. 180). Avec quelles autres proportions d'esclaves faut-il comparer la situation de la première moitié du XIX^e siècle ? Avec les 1,5 à 2,5 millions d'êtres dénués de liberté en Europe de 1500 à 1700 (p. 12) selon les estimations de l'historien S. Bono¹ ?
- 9 L'ouvrage se consacre à la situation italienne et n'a pas pour but de traiter le phénomène servile en Afrique du Nord. L'auteure fait marginalement référence à cette situation servile au Maghreb qui concernait au premier chef les sociétés italiennes, du fait de la proximité géographique, mais aussi parce que nombre de captifs étaient d'origine sicilienne, sarde, napolitaine... Il aurait cependant été utile de consulter au moins la production en langue française sur ces questions. Les ouvrages nord-américains analysés dans l'introduction furent certes des contributions au débat, mais ceux que l'auteure cite sont avant tout fondés sur des sources européennes, sans aucune connaissance des sources locales produites en langue arabe. Il est du reste difficile de louer les apports de l'ouvrage de Robert C. Davis comme « an important addition to the historiography » (p. 3) tant ce livre est problématique d'un point de vue idéologique et fondé sur des *a priori* européens, parfois même sur une haine des sociétés musulmanes². Fort heureusement, G. Bonazza n'emprunte pas du tout une telle voie idéologique. Il est cependant utile de rappeler que la notion de *Barbary States*, maintes fois utilisée sans guillemets dans l'ouvrage, est péjorative. Cette notion en usage à

l'époque moderne, dans un contexte de confrontation en Méditerranée, peut être aisément remplacée par les termes aujourd'hui plus acceptés de « Maghreb » ou « Afrique du Nord ».

- 10 Nous nous permettons d'apporter de telles précisions car ce livre sur l'Italie intéressera les historien·nes du Maghreb, de l'Afrique de l'Ouest et du Proche-Orient à plus d'un titre. Ils pourront en déduire que les mondes musulmans ne furent pas les seules terres où un agenda abolitionniste européen et surtout britannique fut imposé de l'extérieur. L'Italie et certainement d'autres pays des rives nord de la Méditerranée ont tenté de mettre fin à l'esclavage sous une pression extérieure. L'ouvrage est aussi utile en ce qu'il propose de remettre en question la datation de la fin des activités corsaires, souvent fixée aux années 1820 parmi les historiens de la Méditerranée, et de l'établir plus tardivement au milieu des années 1850 avec la fin de la guerre de Crimée (p. 60, 148). L'hypothèse est intéressante. Elle mériterait d'être étayée par d'autres preuves. En tous cas, en 1830, contrairement à la propagande coloniale française et à une historiographie assez datée convoquée à la page 149, Alger n'était plus un « nid de corsaires ». *Abolitionism and the Persistence of Slavery in Italian States* rappellera surtout à ceux qui en douteraient que l'Italie est une mine d'or archivistique pour tous les historien·nes qui veulent comprendre la fin de l'esclavage en Méditerranée au XIX^e siècle.

NOTES

1. Schiavi. *Una storia mediterranea (XVI-XIX secolo)*, Bologna, Il Mulino, 2016.
2. Robert C. Davis, *Christian Slaves, Muslim Masters: White Slavery in the Mediterranean, the Barbary Coast, and Italy, 1500-1800*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2003.

AUTEURS

M'HAMED OUALDI

professeur d'histoire du Maghreb moderne et contemporain, Sciences Po-Paris (Centre d'histoire), France